

Après la célébration, on rentra chez moi, comme dans l'asile commun de la famille. Point de ces coups de fusil, de ces pétards, de ces tirs à l'oie ou au pigeon, de ces niches ridicules aux mariés, dont on accompagne trop souvent les noces dans les campagnes; j'avais depuis longtemps proscrit de mon hameau ces stupidités.

Point non plus de ces gros banquets où les mets surabondants et les vins versés à flots sont l'image d'un désordre qu'il faut éviter avant tout dans le ménage qui va se former. Il suffit d'un repas frugal, mais gai, d'où l'on bannit toute chanson bachique, toute plaisanterie grossière et offensante pour la pudeur.

Dans ce mariage, mes inspirations furent parfaitement suivies : c'est dans ma salle à manger qu'eut lieu le déjeuner des amis, peu nombreux d'ailleurs. Le vénérable curé prit place à côté de M^{me} Richemont et de moi dans cette cordiale réunion, où j'avais invité aussi le maire de la commune, honnête paysan qui avait le bon goût de n'être pas enorgueilli de son titre, et le digne docteur de la Chapelle, ce modèle des médecins de campagne, avec qui j'étais resté en relations suivies.

Le brave père Joly et sa femme, leur fils aîné et leurs petits enfants rayonnaient de plaisir dans le voisinage des jeunes époux et des excellents André, qui avaient mis entre eux deux le berceau de leur petit Jean, comme un témoin touchant des péripéties survenues pendant cette année extraordinaire.

Mon Charles, bien entendu, fut aussi du banquet, et, d'un pas déjà rapide, il allait tour-à-tour embrasser tous les membres de l'assemblée.

Nous adressâmes à ces jeunes gens nos vœux et nos espérances, sans avoir toujours le verre en main pour exprimer nos toasts, car boire à la santé des gens, en nuisant